



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

AMEUBLEMENTS. — On n'emploie guère que des rideaux blancs pour les ameublements de campagne; mais on peut y donner un grand luxe de simplicité. Ainsi, sur des rideaux en mousseline unie très-claire, on met une double bordure en cachemire de Lyon, dont la richesse et la vivacité des dessins produisent un charmant coup-d'œil. Une manière nouvelle et originale de monter les rideaux, est de passer dans chaque anneau, à la tête du rideau, une grosse ganse ou *câble* de couleur, terminé par des glands. Cette ganse forme un nœud qui cache l'anneau et paraît soutenir le rideau, et les bouts retombent à-peu-près de la longueur d'un pied, sur les plis, qui sont tuyautés et excessivement amples, afin de bien former les *tuyaux d'orgues*.

— Pour chambre à coucher, les rideaux en mousseline, à raies mates et claires, sont très-bien; on les entoure d'une passementerie. Les mousselines

unies, encadrées dans une large bordure brochée, ou des organdis brochés à petits pois, sont également employés dans des chambres élégantes. Sur ce dernier semé une bordure en galon de soie, assortie à la bordure du papier, est très-jolie.

— Une chambre à coucher, assez petite, peut être charmante en la décorant ainsi : papier uni, rose ou jaune, sur lequel est tendue une mousseline, ou gaze claire, brochée, dont chaque lé est marqué par une colonnade de plis tuyautés. Un câble en soie de la couleur du papier, qui forme le transparent, tombe en draperie d'un pli à l'autre, et se rejoint sur ces mêmes plis par un nœud dont les bouts sont terminés par des glands; au pied de la tenture, un seul câble tendu. Les rideaux dont nous venons de parler plus haut, iraient parfaitement avec ces tentures. Cette garniture peut s'exécuter facilement partout. Les rideaux du lit doivent être attachés de la même manière autour du ciel du lit.

— Dans les salles à manger, on met

beaucoup de rideaux en jaconas blanc bordé en couleur. Si la salle est élevée, une draperie au haut des rideaux fait un bon effet, étant garnie d'une grande frange d'une couleur assortie à la bordure.

— Quant aux meubles, c'est tout ce qu'il y a de plus léger, de plus élégant en cannes, en joncs, en palissandre, ou ce qu'il y a de plus massif en meubles vieux et gothiques; tout cela est également à la mode, mais dépend un peu des goûts plus ou moins féodaux des propriétaires.

— Dans les grands salons, un papier fond noir semé de bouquets de nuances très-vives, est de bon goût. Les papiers perses sont encore jolis pour ameublements d'été, mais il faut choisir des dessins nouveaux. On y reconnaît beaucoup de ceux qui sont employés sur nos étoffes. Puis le papier *mousseline* est toujours de mode; on sait que ce sont des papiers qui figurent une gaze ou une dentelle placée sur un transparent de couleur.

— Un beau salon de Paris vient d'être tapissé en papier blanc glacé, semé de fleurs or et vert. Un rideau de gaze verte, croisé avec un rideau de gaze blanche, tous deux garnis de bordures de soie brochées vert et or sur un fond blanc, et soutenus au haut par des anneaux recouverts d'une palme composée de feuilles vert et or. Le meuble est en cachemire blanc avec des galons semblables à ceux des rideaux. Tous les marbres des consoles, tables, cheminée, sont d'une blancheur superbe; Des jardinières entre les fenêtres et dans les coins. Ce salon est d'une fraîcheur et d'un luxe parfaits.

— Pour cabinet de travail, nous avons vu des chaises et fauteuils en mérinos rouge entouré d'une bordure de cuivre doré, uni et poli, de la largeur d'un doigt; cela est mieux que les clous et les galons.

— On fait beaucoup de petits tabliers garnis en dentelle noire; le tour des poches est aussi garni de dentelle.

M^{me} Minette a fait *prendre* la mode des robes ayant des poches indiquées, de

chaque côté, par une ruche ou une broderie. Nous en avons offert les modèles le mois dernier. En général, on adopte facilement tout ce qui peut ajouter à la rotondité de la jupe.

— On a vu des redingotes en mousseline, brodées d'un semé au plumetis, et garnies d'une dentelle tout autour. Ce genre de broderie, un peu abandonné, semble reprendre.

— Les fonds noirs sont toujours en vogue pour toutes étoffes : mousseline, chaly, foulard, mousseline de laine, etc. Cela va bien avec la mode des mantilles noires.

— Nous remarquons beaucoup de petits sacs en dentelle noire doublés en soie de couleur.

— Les chapeaux en mousseline, doublés, sont choisis par toutes les femmes qui vont à la campagne ou aux eaux. On peut les border de toute espèce de dentelle, y mettre fleurs ou rubans indistinctement.

— On a hasardé quelques chapeaux en dentelle noire, doublés de rose, et ornés d'un bouquet de roses; les rubans en gaze rose.

LE

PALAIS DES THERMES.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

La seule antiquité romaine que Paris ait conservée, se trouve dans la rue de la Harpe, entre des maisons modernes qui l'ont cachée jusqu'en 1820, et, depuis cette époque, des travaux malheureusement interrompus ont mis à découvert la façade de ces belles ruines, que quinze siècles ont battues en brèche, et qui portent témoignage de la conquête des Gaules par César.



C'est une grande voûte, de quarante pieds de hauteur, construite de larges briques et de ce ciment indestructible que nous avons perdu; cette maçonnerie ressemble à de la roche vive qu'il faudrait entamer au pic ou à la mine; la voûte se dresse fièrement au-dessus d'une salle immense, d'une architecture simple et noble à-la-fois, qui n'a d'autres ornemens que des espèces de figures sculptées à la naissance des arceaux, et une poupe de navire; ces figures peuvent être des naïades, qui formaient avec ce navire les emblèmes de la destination de l'édifice où étaient les *thermes* ou bains chauds des Césars: on remarque sous le plancher une *étuve* pour faire chauffer l'eau que des conduits de pierre encore existant allaient chercher aux sources d'Arcueil. Cette chambre thermale reçoit le jour par trois grandes arcades ouvertes du côté de la rue de la Harpe, quelques degrés d'escalier aboutissent à des souterrains qui se promènent sans doute sous l'ancien emplacement du palais impérial, et qui n'ont pas été déblayés.

On admire l'étonnante hardiesse de la voûte, et la solidité des murs, que les hommes et le tems ont usés sans venir à bout de les détruire; les Romains bâtissaient pour l'éternité, et partout où ils passèrent avec des armes victorieuses, ils ont planté pour étendards des monumens enracinés dans le sol comme leurs lauriers dans l'histoire. Leurs soldats étaient des ouvriers infatigables, qui dotaient les peuples vaincus, de temples, d'aqueducs, d'amphithéâtres et de chemins, ainsi que de mœurs, de dieux et de lois. Lutèce, la cité des Parisiens, eut un palais des empereurs, pareil à ceux de Rome et de Constantinople.

Constance-Chlore, qui séjourna quatorze ans dans les Gaules, tandis que son collègue Dioclétien régnait à Rome, fit édifier son palais hors de la ville de Paris renfermée alors dans l'île de la Cité; ce palais, auquel appartenaient les Thermes

dont les restes sont sous nos yeux, s'étendait depuis la rivière jusqu'au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, et se composait d'un grand nombre de bâtimens fortifiés et entourés de jardins. Les Thermes seuls étaient un palais entier accompagné de salles de jeux, de galeries, de théâtres et d'appartemens ornés de colonnes, de statues et de peintures: le bain faisait alors une des nécessités de la vie, que le luxe avait soin d'embellir, et au sortir de leurs baignoires de marbre, les patriciens d'Italie trouvaient le sommeil sur des lits de pourpre, ou des plaisirs variés, tels que la danse, la musique, des combats d'animaux. Enfin, les Thermes étaient aux Césars de Rome ce que furent à Louis XIV et Louis XV les délicieuses retraites de Versailles et de Marly.

Julien, ce sage empereur, que des historiens partiiaux ont si injustement flétri du nom d'Apostat, habita Lutèce après son grand-père Constance, et il passa l'hiver dans cette ville qu'il chérissait. « L'hiver est fort doux pour l'ordinaire dans ce lieu, disait-il. » Mais le second hiver fut plus rude, et la Seine chariait des glaçons: il souffrit beaucoup du froid, comme le palais où il demeurait n'avait pas été disposé pour l'en préserver, et une nuit que les murailles de sa chambre suaient l'humidité, il ordonna d'allumer du charbon, dont la vapeur faillit l'étouffer. Ce fut aux Thermes qu'il résida avec sa femme Héléne, partagé entre l'étude et les soucis du gouvernement; ce fut aux Thermes que l'armée vint le saluer *Auguste*, et ce fut dans les souterrains profonds de ce palais qu'il se retira d'abord pour se soustraire à un honneur qu'il accepta ensuite, lorsque les soldats en fureur, brisèrent les portes et se précipitèrent dans la salle du conseil, où il les attendait revêtu des insignes de sa nouvelle dignité.

Les empereurs Valens et Valentinien occupèrent ce palais en 365, et les rois Mérovingiens s'y installèrent, dès que les

Romains furent chassés et les Gaulois soumis. Clotilde, veuve de Clovis, avait abandonné le palais de la Cité pour se retirer dans celui-ci avec ses petits-fils, que Childebert et Clotaire attirèrent à eux sous prétexte de les faire élever sur le pavois aux acclamations des Parisiens ; mais ils ne furent pas plutôt maîtres de ces jeunes princes, qu'ils envoyèrent à Clotilde une épée nue et des ciseaux, pour lui offrir le choix de la mort ou de la prison dans un couvent ; Clotilde indignée, s'écria qu'il valait mieux que des rois périssent que de vivre déshonorés, et Clotaire les poignarda tous deux de ses propres mains en présence de Childebert.

Ce même Childebert, avec sa femme Ultrogothe, établit sa cour dans ce palais, où le remords lui rappelait l'assassinat de ses neveux. Ce roi, qui fondait l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, sur les débris d'un temple d'Isis, expiait ses crimes en visitant souvent l'église où il voulait être enterré, et en greffant lui-même ses arbres fruitiers et ses rosiers ; il errait à l'ombre de ses berceaux couverts de treilles, et s'enivrait du parfum de ses fleurs mêlé à l'encens de la messe. Il veillait en bon père à l'éducation de ses filles, lui qui avait machiné le meurtre de deux enfants et qui avait été inondé de leur sang !

Charlemagne et ses successeurs vinrent loger aux Thermes, qui servirent de maison de plaisance aux rois, jusqu'à Robert, fils de Hugues-Capet, qui s'éloigna davantage des bruits de sa capitale, chaque jour agrandie, et s'établit dans le palais de Vauvert, qu'il avait embelli exprès pour sa chère Berthe. Les Thermes, dont les cimes s'élèvent jusqu'aux cieux, suivant l'expression ampoulée du poète du douzième siècle, et dont les fondemens touchent à l'empire des morts, ne furent délaissés par les rois de France qu'en 1200, lorsque Paris les embrassa de toutes parts, et changea les jardins en quartiers populeux : alors Philippe-Auguste en fit don à son chambellan, et peu-à-peu ce vaste domaine fut morcelé,

vendu et envahi par les maisons et les rues.

La Sorbonne et l'hôtel de Cluni, qui nous montrent ce qu'était l'art au quatorzième siècle, cet art prestigieux et habile à travailler la pierre comme de la dentelle, reposent sur des assises de construction romaine, et les caves des environs ont des voûtes aussi anciennes que celle des Thermes. Ce majestueux fragment de palais était enclavé dans les habitations particulières, et cela fut son salut, car on ne songea pas, dans une arrière-cour, à le remplacer par un hangar, et même on combla de terre la voûte épaisse, qui supporta long-tems un jardin suspendu, semblable aux jardins de Sémiramis à Babylone. Cette merveille du quartier Saint-Benoît s'était perpétuée jusqu'à nos jours, et on voyait des têtes d'arbres verdoyantes dominer les toits et les cheminées ; on récoltait des légumes à soixante pieds du ruisseau, et le propriétaire, qui fut un membre du parlement, prenait le frais sous ses acacias, à l'instar du roi Childebert. Au-dessous, un tonnelier serrait ses futailles et martelait en chantant, sans se soucier des empereurs romains et des rois francs.

En 1819, les jardins et les tonneaux furent congédiés par ordonnance du roi, et les maisons de la rue de la Harpe qui obstruaient le monument, démolies : des réparations intérieures, des fouilles et des projets de conservation prouvèrent la sollicitude du gouvernement pour cette antiquité unique ; mais faute d'argent ou de persévérance, on oublia bientôt les ruines, et Julien, et Childebert, et les filles de Charlemagne qui avaient été reléguées dans ce palais après la mort de leur père et qui y faisaient fleurir les lettres autant que les arbres de leur enclos ; les hideuses planches qui fermaient ce terrain célèbre, blessèrent long-tems nos regards et nos souvenirs historiques, car en France l'usage est d'envelopper de planches tout monument public, et le Louvre fut durant cent ans encombré de baraques.

Aujourd'hui, l'attention s'est reportée sur les Thermes ; on parle de les réunir au vieil hôtel de Cluni, et d'y placer un musée d'objets d'arts et de monumens depuis l'époque celtique jusqu'au seizième siècle : ce serait une résurrection du musée des Petits-Augustins, qu'on n'a pas remplacé et dont l'absence se fait sentir plus que jamais. Le local est bien choisi pour y déposer une collection de marbres antiques, de tombeaux, d'inscriptions, de statues et de curiosités nationales qui se rattachent à notre histoire et qui finiraient par disparaître entièrement sous le marteau des démolisseurs plus impitoyables que les barbares du moyen-âge.

UN JEUNE ANTIQUAIRE.

Le Tchaouch et Hussein-Pacha.

Connaissez-vous la fontaine sacrée de Calender, aux rives du Bosphore ? Elle est cachée sous les cyprès et les platanes. Les branches d'un figuier sont allées chercher la fraîcheur sous sa voûte, à travers les brisures du marbre. Une lampe antique brûle nuit et jour au-dessus de l'eau de la Vierge. Les amans, les malheureux, viennent suspendre des rubans ou d'autres offrandes aux arbres de la fontaine. Les Grecs au costume noir, comme s'ils portaient le deuil de leur grandeur passée, y viennent aux sons du tympanon chercher dans la danse l'oubli de leur esclavage. — Quelquefois, sur la terrasse voisine, une jeune musulmane rêvait aux houris ses sœurs ; elle était là, couchée, comme la Madeleine du Corrège, sur son sein, et ses longs cheveux erraient au hasard sur ses épaules ; ses pieds, ses blancs pieds ornés de bagues étaient nus. — À quelques pas de là un jeune Tchaouch jouait de la lyre antique aux trois cordes. Ses yeux semblaient chercher ses chants dans les

yeux de la Vierge. Le jatagan d'Abdul était orné de pierres précieuses, et la lame avait été teinte plus d'une fois de sang ennemi ; sa ceinture était le cachemire d'une cadine¹, et son manteau de laine blanche avait été tissé dans les montagnes du Taurus. — Abdul avait la beauté grecque de sa mère, ces grands yeux qui ont de si superbes et de si expressifs regards. — Ce n'était point un barbare : il avait écrit tous les *sourats*² du Coran sur le satin, et les avait encadrés d'arabesques d'or et d'azur. — Il avait toute la mollesse du parler persan ; sa voix eût adouci un *djezzar*³, mais elle n'adoucit point Hussein-Pacha.

Le jeune Tchaouch chantait ainsi :
 « Suleïma, quand je te vois, il me semble
 » que tu es l'aurore et que je suis le ros-
 » signol : il faut que je chante. Ta taille
 » élancée s'élève comme les légères co-
 » lonnes de roses, et la douce parole jaillit
 » de tes lèvres plus doucement que les
 » ondes de la fontaine. Tu passes avec
 » plus de charmes sous les arbres de la
 » vallée qu'un caïque aux quatorze rames
 » sur les flots. — Oh ! si je touchais une
 » fois tes belles mains, je croirais avoir
 » touché la robe du prophète, et l'on au-
 » rait pitié de moi, car les hommes di-
 » raient que la saine raison m'a quitté.
 » J'oublie près de toi, Suleïma, ces
 » horribles nuages qui nous viennent du
 » nord et qui nous apportent la guerre et
 » la tempête ; j'oublie l'heure de la prière,
 » et si je me prosterne sur le *sedjeadé*⁴,
 » ce n'est pas vers l'Orient, c'est devant
 » toi. — J'oublie la main caressante ou
 » les mots terribles de Hassan, mon
 » maître, pour penser à toi. — J'oublie
 » les neiges du mont Olympe pour con-
 » templer à ses pieds les eaux du golfe aux
 » mille nuances. — J'oublie que les fleurs
 » cachent les tombeaux, que la voix de

¹ Femme du sultan.

² Versets.

³ Bourreau.

⁴ Tapis pour la prière.

» l'uléma du haut du minaret d'or ne dit
» pas seulement que la douce heure de te
» voir, Suléïma, approche, mais encore
» que mon coursier hennit, et que l'éten-
» dard d'Achmet déroule ses replis san-
» glans. — Suléïma, oublierai-je la gloire
» pour toi, pour toi qui es belle comme
» la gloire? »

« Hélas! oublie la gloire, oublie tout,
Abdul, mais n'oublie pas que Hussein-
Pacha est près de toi. Ne le vois-tu pas
dans son caïque, au milieu de ses gardes
avec leurs bonnets de Tunis, leurs man-
telets rouges et leurs regards humbles?
— De qui les regards ne seraient-ils
pas humbles près de Hussein-Pacha? —
Abdul, oublie tout, mais n'oublie pas
que devant les *Ridgiabs*¹, des pleurs
valent mieux que des chants², un front
souillé dans la poussière, qu'un front
ennobli par des pensées du ciel. — Ils
veulent que l'on soit devant eux comme
s'ils étaient couronnés d'éclairs. — C'est
la mort que ta chaste harmonie appelle,
ô Abdul, — Hussein-Pacha a lassé son
bras à frapper des victimes; une de plus
ou de moins, crois-tu qu'il t'épargnera?
Crois-tu que celui qui a gardé tant d'an-
nées le secret de la vengeance, tarde à te
punir? Ta lyre blesse ses oreilles, depuis
que le roulement du tambour est devenu
son plus doux concert. Regarde: Hussein
balance sa masse d'armes; il semble es-
sayer son bras. — Qui doit périr? —

Le jeune Tchaouch oublia tout, il ou-
blia aussi Hussein.

Le visir s'est élancé, d'un bond, près
d'Abdul, qui, d'épouvante, laissa tomber
sa lyre à ses pieds. — Le visir avait ce
regard sinistre et dévorant qu'il avait
sans doute la veille du jour marqué pour
la destruction des janissaires. —

« Beau jeune homme, dit-il d'une voix
ironique, au Tchaouch, ne trouves-tu pas
qu'il serait sublime de sortir de la vie au

milieu des chants et de l'amour? Peut-
être puis-je te donner cette joie! Dis-moi,
quel nom inscrirai-je sur ta tombe?

— Abdul, » répliqua le Tchaouch encore
pâle, mais ayant déjà oublié la crainte.
« Tu ajouteras à ce nom celui de Suleïma,
et un verset du Coran... et tu ne prieras
point pour moi, car le prophète me mau-
dirait.

— N'est-ce pas, demanda Hussein,
frémissant de rage, cette jenne musul-
mane qui t'inspire tant de mélodie et tant
d'impudence? Quand elle se réveillera,
elle ne t'entendra plus, car voilà que tu
vas mourir! »

Au même instant les Cavas¹ le saisirent,
lui arrachèrent son turban, et le visir le
renversa d'un coup de masse.

« Gíaour, » s'écria le jeune homme en
même tems que le sang sortait de sa poi-
trine. « Quand tu enfermerais la terre dans
une seule mosquée, tu ne trouverais point
de pardon. »

Un second coup de masse le fit taire. —
Après quelques momens d'évanouissement,
il eut encore la force de dire: « Suleïma,
adieu! » Hussein, impatienté, le frappa
pour la troisième fois. —

« Qu'on emporte cette femme, dit-il à
ses gardes en montrant Suleïma, je ne
veux pas être troublé de ses cris! — Qu'on
jette ce cadavre à la mer, et que l'on al-
lume des pipes. — Je me reposerai ici. —
Cette fontaine mérite d'être consacrée au
prophète. — Les vils Gíaours l'ont souillée.

CRESSÉN.

¹ Bourreaux.

¹ Les grands de l'empire.

² Il est défendu de faire de la musique quand
un grand de l'empire passe.

LES CHARUAS.

Une petite colonie, formée de trois hommes et d'une femme, est arrivée du fond de l'Amérique du Sud pour s'exposer à la curiosité des Parisiens qui veulent les aller visiter aux Champs-Élysées, allée d'Antin, n° 19. C'est une race d'hommes très-différente, physiquement et moralement, de toutes celles que nous avons connues. Un compte très-intéressant en a été rendu par un amateur admis à leur société intérieure ; il établit des relations avec eux ; fuma leurs cigarettes, prit part à leurs exercices militaires, et les définit à-peu-près de la manière suivante :

« Le général don Fructuoso Ribera résolut, en 1832, d'exterminer les *Charuas*. Il envoya contre eux des troupes qui livrèrent de nombreux combats où presque tous furent tués ; une douzaine de prisonniers restèrent seuls au pouvoir des vainqueurs, et c'est parmi eux que se trouvèrent les quatre individus qui sont à Paris.

« Le plus âgé est appelé Pérou, chef de sa nation ; il paraît avoir cinquante ans. Il fut fait prisonnier par miracle, et sortit de son cachot pour être conduit en France. Il parle l'espagnol, mais il est peu communicatif, et dédaigne de répondre aux questions. Étendu sur son lit de peaux, il dort ou sommeille les trois quarts de la journée, ou bien, accroupi sur ses jambes croisées, il fume avec gravité un mélange de tabac et de poudre d'or calcinés. Étranger et indifférent à tout ce qui se passe près de lui, il semble absorbé dans ses méditations, et conserve sa dignité d'homme sauvage. On peut pénétrer qu'il fermente de grandes pensées dans sa tête. C'est un sauvage, mais un sauvage-roi, détroné, proscrit, ayant perdu trône, armée, famille ; et toutes ces grandes infortunes sont là dans sa pensée. Il est resté fier. Il a désiré voir le roi des Français, comme le seul homme

qui ne fût pas indigne de lui sur une terre étrangère ; il veut lui demander un vaisseau et des hommes pour retourner en Amérique, trancher la tête au général Ribera et venger sa nation.

« Un peu plus jeune que Pérou, Sénacué est à-la-fois un guerrier et un médecin célèbre de sa tribu. Il a suivi Pérou dans toutes ses gloires et ses malheurs ; mais on craint qu'il ne puisse partager long-temps sa captivité. Blessé d'un coup de lance dans la poitrine, au dernier combat, il languit misérablement ; couché presque toujours, il souffre avec l'impassibilité de sa race, ne se plaint jamais et meurt en silence.

« Tacbué est un garçon de seize ans, employé d'abord comme guide par le général Ribera ; il abandonna les blancs, et fut rejoindre les Charuas dès qu'il sut qu'ils s'étaient mis en campagne. Il s'illustra dans leur dernière lutte ; et après s'être battu comme un héros, il fut fait prisonnier ; et, soupçonné d'avoir voulu assassiner le général, il fut enchaîné. Il a les yeux noirs, petits, dirigés obliquement à la tartare, caractère distinctif de cette race ; les cheveux noirs, épais et luisans ; la tête ronde, le nez épaté, la face large, les muscles forts, une disposition singulière du gros orteil le sépare du doigt voisin, par un intervalle d'un demi-pouce. Cet écartement est produit par l'étrier charua, qui consiste en une espèce de corde de boyaux fort étroite, dans laquelle ils ne peuvent passer que l'orteil. Malgré la faiblesse apparente de ce point d'appui, ils s'en servent pour les évolutions les plus fatigantes ; l'orteil acquiert une très-grande force et une grande flexibilité.

« Tacbué a l'air ouvert et bon ; il parle volontiers ; mais il fit de très-lâches grimaces aux académiciens qui vinrent le regarder de trop près et voulurent le soumettre à l'analyse de leurs lorgnons. Il n'aimait pas, disait-il, à être examiné comme une bête rare ; sentiment hono-

nable pour lui; mais il se plaît à parler armes, chevaux, femmes, et semble être d'un excellent naturel.

» Auprès de Tachué est une jeune Charua nommée Michaela; ils s'aiment tendrement. Livrés aux simples instincts de la nature, ils ne passent pas leur tems en discours de sentiment, comme dans nos amours de salons; mais satisfaits l'un de l'autre, et n'ayant rien à se dire ni à se reprocher, ils se contentent de se regarder et de sourire. Ils passent ainsi des heures entières en silence, fument ensemble quelques cigares de papier, que la tendre Michaela confectionne avec grâce, en se partageant un morceau de tabac qu'ils chiquent pour passer le tems. Ces deux êtres semblent faits l'un pour l'autre. Michaela est fort jolie pour une Charua. Elle porte sur le front et sur le nez les traces du tatouage si commun chez les Américains du nord. Chez les Charuas il n'est pratiqué que sur les femmes, et se borne à trois raies bleues s'étendant verticalement sur le front, depuis les cheveux jusque sur le bout du nez. Ce tatouage ne sied pas mal à Michaela. On lui reproche de ne pas soigner sa coiffure, ni laver ses mains, ni couper ses ongles longs et crochus. Ses deux bras sont criblés de cicatrices; ces entaillemens sont autant de marques de deuil. A chaque événement funeste, les femmes charuas se font une blessure avec la pointe d'un couteau. S'il leur meurt un enfant, elles se coupent une phalange des doigts de la main. Dans ce pays, il est peu de femmes qui ne soient mutilées; il en est à qui il manque tous les doigts.

» Le costume des Charuas est simple pour les hommes et les femmes: il con-

siste en une espèce de grand manteau carré, fait en peaux de bêtes fauves et cousu avec des fils de hoyaux d'autruche, le poil en dedans; le dehors est peint de figures bariolées; un jupon de cuir, ou de gros drap, est retenu à l'entour des reins par une ceinture, et descend jusqu'à la cheville. Ce vêtement leur sert la nuit; ils dorment dedans, sur la terre; jamais on n'a pu parvenir à les faire coucher dans un lit.

» Leurs armes sont la lance, les flèches, le couteau, le lacet et les boules. Les Charuas sont toujours à cheval, et sont les premiers cavaliers du monde. Leur adresse et leur courage sont surprenans. »

Statistique du nombre des maisons et les habitans des plus grandes villes de l'Europe. Londres, 174,000 maisons, 1,400,000 habitans. — Paris, 45,000 maisons, 774,000 habitans. — Pétersbourg, 9,500 maisons, 449,000 habitans. — Naples, 40,000 maisons, 360,000 habitans. — Vienne, 7,500 maisons, 300,000 habitans.

— Un professeur allemand, de l'université de Tubingue, vient de se suicider par suite du désespoir que lui causa la mort d'une perruche qu'il aimait passionnément. — Dans ce tems, un célèbre chasseur anglais, lord Craven, se brûla la cervelle, pour avoir tué, par mégarde, son épagneul.

ERRATA. — Le Cosmétique annoncé dans le Numéro du 15, se vend aussi chez M^{me} SELLIER, à la Mère de Famille, rue du Helder, n° 1, en face les Bains Chinois.

A ce Numéro est jointe la planche 989.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
 Ceffure exécutée par M.º Narcisse rue neuve des Mathurins N.º 31. Robe de
 mousseline imprimée des M.ºs de Bercasse rue de Richelieu N.º 12. Mitaines et Chapeau
 en blonde des M.ºs de M.º Violard rue de Choiseul N.º 2.

